

AUTOBIOGRAPHIE D'UN SURVIVANT



Philippe Lançon est un grand reporter français, critique et écrivain renommé, chroniqueur notamment pour *Charlie Hebdo* et *Libération*. Il était au nouveau siège de *Charlie Hebdo*, dans un espace très réduit, par manque de finances car le magazine se vendait mal, 10 rue

Nicolas Appert (XI^e Arrondissement), le 7 janvier 2015 vers 11h.30, au moment où les tueurs sont entrés. Il est resté immobile et a littéralement fait le mort, couvert de sang de la tête aux pieds. Il devra subir vingt-deux opérations dans plusieurs hôpitaux parisiens, dont treize interventions pour reconstruire sa mâchoire grâce à plusieurs greffes. L'une des dernières était la «reconstruction» : sa mâchoire inférieure ayant largement disparu, il fallait greffer à la place son péroné droit accompagné d'une veine et d'un bout de peau de jambe qui, sous le nom de palette, tenait lieu de menton. Deux ans plus tard et après de nombreuses opérations, il fallait gonfler la peau du cou, grâce à un expandeur en silicone qu'on allait peu à peu remplir de sérum

physiologique, puis tirer cette peau afin de la mettre à la place de celle, imberbe et couleur de pêche, qui transformait le bas de son visage en patchwork.

Les meurtriers, (les frères Kouachi), persuadés qu'il avait été atteint, le laissent au milieu de ses amis morts, parmi lesquels Cabu, Charb, Wolinski, Bernard Marie, Frédéric Boisseau, Frank Brinsolaro, Elsa Cayat, Ahmed Merabel, Moustapha Ourrada, après lui avoir tiré plusieurs balles dans le visage, le laissant «*en lambeaux*».

La reconstruction

Le livre est un pavé de plus de cinq cents pages que l'on lit à petites doses pour ne rien rater. C'est d'abord un texte très littéraire car l'auteur revient sans cesse sur les ouvrages sur lesquels il avait prévu d'écrire avant le massacre et ceux qu'il a rédigés après. C'est ainsi que la veille de l'attentat, le soir du 6 janvier 2015 il avait lu *La Nuit des Rois*, de Shakespeare et pensait qu'il écrirait un article à ce sujet. Il en raconte en détails l'intrigue après avoir noté sur son carnet, dans le noir, cette citation : «*Rien de ce qui est, n'est*».

C'est un texte très fractionné avec de multiples changements de rythme, en particulier au moment d'aborder les différentes étapes

du massacre. C'est aussi une autobiographie médicale : Philippe Lançon a subi un très grand nombre d'interventions chirurgicales dans plusieurs hôpitaux de Paris, dont la Salpêtrière et les Invalides, toujours accompagné par trois gardes arme au poing, qui se relayent au cas où les meurtriers reviendraient pour l'achever. Il se souvient, par exemple, des *Choses de la Vie*, de Claude Sautet, en faisant un parallèle avec son approche de la mort. Il repense au mail qu'il avait envoyé à *Libération* dans lequel il parlait de *Soumission*, de Michel Houellebecq, qui venait de paraître et à qui il avait donné rendez-vous la semaine suivante. Il se demande à plusieurs reprises ce que les tueurs devaient faire pendant qu'il était sous sa douche avant de faire ses flexions quotidiennes, appuyé sur un balai pour garder la forme.

Le chapitre 5 s'intitule «*L'Attentat*» et prend tout d'abord la forme d'une farce à laquelle Philippe Lançon croit assister au moment de l'arrivée des tueurs, jusqu'à l'instant où il voit Franck, le garde du corps de Charb, dégainer son fusil-Beretta, pour signaler la fin du «*spectacle*» avant d'être lui-même éliminé ; et d'entendre le bruit des balles dans la petite salle de rédaction ; et de réaliser qu'il venait de perdre une partie de sa mâchoire et qu'il baignait dans son propre sang ; et d'entendre à plusieurs reprises «*Allah Akbar*» hurlé par deux hommes ; tout en voyant qu'il venait de perdre sa main gauche ensanglantée ; et en réalisant qu'il voyait la cervelle de son ami Bernard, mort à ses côtés. Puis vint un grand silence et il parvint à dire à son amie dessinatrice, Coco en lui tendant un morceau de papier et son portable : «*C'est le numéro de ma mère, je suis défiguré, préviens-la !*». La suite est inévitablement *gore* : «*J'ai tourné la langue dans ma bouche et j'ai senti des morceaux de dents*

qui flottaient un peu partout». Après quelques secondes de panique, il semble se dédoubler et il se parle à lui-même : «*Celui qui n'était pas tout à fait mort a pensé*» : «*Tu as la bouche pleine d'osselets*». Il revoit alors toute son enfance à travers les parties d'osselets jouées dans les chambres ou dans des tas de poussière. Puis les dents ont remplacé les osselets. Les passages les plus macabres laissent souvent la place à l'humour : «*Chaque dent avait son histoire liée depuis vingt-cinq ans à mon dentiste, nous avons vieilli ensemble et, ai-je pensé, il avait fait tout ce boulot pour rien (!)*». Il passe deux cents quatre-vingt-deux jours dans les hôpitaux. Les opérations durent entre six et huit heures. Il fait, chaque jour le même rituel : cent-quatre pas aller et retour dans le couloir pour se dégourdir les jambes.

Au réveil, l'infirmière lui donne une tablette *Velleda* et un feutre pour qu'il puisse communiquer, ce qu'il fait en écrivant en lettres majuscules. «*La panique est revenue et j'ai préféré tout oublier, les osselets, les dents, le dentiste, parce que je n'étais pas assez vivant pour retomber tout à fait en enfance ou dans ma jeunesse, dans la vie qu'on mord à pleines dents, l'expression qui prenait un sens comique au moment où je perdais les unes en ayant failli perdre l'autre, pas assez vivant ni mort pour affronter ce qui m'attendait*». Les opérations durèrent entre six et huit heures, notamment à la Salpêtrière, pendant deux cent quatre-vingt-deux jours au total. Il pense sans cesse, de façon obsessionnelle à son vélo qu'il avait laissé, accroché aux grilles devant le local de *Charlie Hebdo*. Le changement des gardes est organisé toutes les neuf heures. Plus tard, il demande aux policiers d'aller voir s'ils pouvaient le retrouver et ils constatent qu'il n'avait pas bougé, ce qui le calme. Il cache plusieurs livres de Kafka quand

on l’emmène pour les opérations et aide les infirmières à faire leurs mots fléchés quand elles le transportent sur une civière, pour leur prouver qu’il est toujours vivant.

Dans un entretien organisé par Radio-Luxembourg, Philippe Lançon a déclaré qu’il n’éprouvait ni haine ni colère à l’égard des auteurs de l’attentat contre *Charlie-Hebdo*, mais seulement une tristesse infinie. Il considérait que le succès remporté par son livre était un acte de gratitude à l’égard de ceux qui l’avaient aidé à ressusciter.

François GALLIX

*«LE LAMBEAU» de PHILIPPE
LANÇON, Editions Gallimard,*

*Prix Femina 2018, prix spécial Renaudot,
Meilleur Livre de l’année (Lire).*